920.

Lenormand

QK
31
L45J38
SLRA

NOTICE
SUR
LA VIE ET LES TRAVAUX
DE
SÉBASTIEN-RENÉ LENORMAND

Par M. le C^{te} JAUBERT

compt. fin.

Lue à la Société botanique de France, dans sa séance de rentrée du 15 novembre 1872.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

PHYSICS DEPARTMENT

CHICAGO, ILL.

1900

1901

1902

1903

1904

1905

NOTICE

SUR

LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

SÉBASTIEN-RENÉ LENORMAND

Par M. le C^{te} JAUBERT *(Vire)*

Lue à la Société botanique de France, dans sa séance de rentrée du 15 novembre 1872.

Parmi les savants dont l'histoire de la Botanique aime à consacrer le souvenir, sont ceux qui, modestement attachés à leur province natale et sans s'être signalés par de grandes découvertes ou des publications du premier ordre, ont éminemment contribué aux progrès de la science par le patronage qu'ils y ont exercé, par l'étendue de leurs relations, par une libéralité sans bornes, autant qu'ils l'ont honorée par leur désintéressement et la dignité de leur caractère.

Tels furent, en France et de nos jours, Mougeot (de Bruyères), Requier (d'Avignon), Lenormand (de Vire, peut-être l'une de nos villes de France qui, à importance égale, ont de tout temps produit le plus de zélateurs des sciences et des lettres). Honoré de l'amitié de ces trois hommes excellents, il m'a été donné de les visiter souvent, d'entretenir avec eux, pendant de longues années, une correspondance pleine de charme et d'instruction. Le premier fut, dès 1819, mon guide dans les Vosges; le second, mon introducteur dans la brillante végétation du Midi; et, peu de temps avant le jour qui nous a ravi Lenormand, nous échangeions encore, dans sa retraite philosophique de Lénauidières, les fruits de nos études et nos sentiments.

Sébastien-René Lenormand naquit le 2 avril 1796, à Condé-sur-Noireau, où il passa ses premières années chez un parent pendant que son père siégeait dans les assemblées législatives. Le député rentra dans la vie privée, après avoir courageusement lutté contre le coup d'État du 18 brumaire. Il appela son fils à Vire pour le placer au collège qui venait de s'organiser dans cette ville sous les auspices de M. Asselin, numismate distingué, alors sous-préfet de l'arrondissement. A quinze ans, le jeune élève avait brillamment traversé les premières épreuves de toute carrière libérale : il fut envoyé d'abord à Caen, et bientôt après dans une pension préparatoire pour l'École polytechnique. Les événements de 1814 lui donnèrent une autre direction, et il s'appliqua aux études du barreau. Reçu avocat en 1820, il vint exercer sa profession à Vire.

Pendant ses divers séjours à Paris, au travers des leçons de l'École de droit et des exercices arides de la procédure, son penchant décidé pour la botanique s'était déjà manifesté. Il avait, dans ses heures de loisir, fréquenté le plus qu'il l'avait pu le Jardin-des-plantes, où l'attiraient la bonté paternelle des maîtres, le concours empressé de leurs auxiliaires. Ainsi, dans le même temps, moi-même — alors inconnu au jeune condisciple que plus tard je devais si heureusement rencontrer dans la même voie, — je désertais aussi le palais de justice pour l'amphithéâtre de Desfontaines, notre premier patron, et les conseils pratiques du jardinier en chef, le bon Jean Thouin, qu'il me semble voir encore dans les sentiers de l'École, son cahier de notes sous le bras et à sa boutonnière son cornet à écrire à côté du ruban de la Légion d'honneur. Lenormand et moi avoas ainsi, à une année de distance l'un de l'autre, prêté le serment d'avocat, tout en vouant à l'histoire naturelle une sorte de culte domestique.

Ses talents comme jurisconsulte furent promptement appréciés dans son pays natal, et il y conquist, dans la confiance publique, l'un des premiers rangs. Le président du tribunal devant lequel il plaidait, M. Dubourg d'Isigny, homme d'esprit, poète et savant, était épris comme lui de la botanique, et tous deux lui consacraient en commun leurs loisirs : à leur collaboration est dû le premier catalogue qui ait été publié des plantes du Bocage normand. Sur ces entraînées, sa sœur aînée avait épousé Dominique Delise, habitant la ville voisine de Fougères, naturaliste aussi zélé qu'il avait été brave officier, poursuivant dans sa retraite des travaux estimés dans plusieurs branches de la crypto-

gamie, notamment les Lichens : que de liens entre les deux beaux-frères si dignes l'un de l'autre !

L'ordre des Algues, si approfondi de nos jours dans sa structure intime, n'avait, jusqu'au commencement de ce siècle, guère attiré l'attention des naturalistes que sous ses aspects généraux, par l'étonnante diversité et l'élégance de ses formes ; il devint pour Lenormand l'objet d'une véritable prédilection. A Caen, il en avait abordé l'étude dans les leçons de Lamouroux, l'un des premiers classificateurs de cette immense famille de végétaux. Il la poursuivit avec ardeur, en société avec ses compatriotes Alph. de Brébisson, Roberge et spécialement Chauvin, plus tard professeur à Caen, dont il devait être un jour le panégyriste dans une notice émue et savante où se déguisent ses découvertes personnelles, mais où se reflète son propre caractère. Les mêmes mérites se retrouvent dans son éloge d'un autre botaniste éminent, Turpin, originaire aussi de Vire.

En 1828, il avait acquis un auxiliaire, plus précieux encore, de ses recherches, en unissant son sort à une femme aimable et vertueuse, qui partagea bientôt tous ses goûts. Il avait, le 6 octobre de cette année, obtenu la main de M^{lle} Méliete Le Goux, fille d'un avoué très-considéré de Vire. Elle suivait son mari dans ses explorations sur les côtes de la Normandie, surtout à Granville, Arromanches, Port-en-Bessin, etc., et c'est elle qui dès lors a porté à la perfection la préparation des Algues, que la générosité de M. Lenormand a répandues en nombre prodigieux dans la plupart des grandes collections, à leur tour ses débitrices. Ses largesses en attiraient d'autres de la part de tous les collecteurs. Nul ne lui a payé plus magnifiquement sa dette que Harvey, après son voyage de 1854 en Australie, entrepris spécialement pour la récolte des Algues.

Après les événements de 1830, M. Dubourg d'Isigny, son ami malgré la différence de leurs opinions politiques, ayant donné sa démission des fonctions de président du tribunal civil de Vire pour éviter de servir le gouvernement nouveau, l'avait pressé de le remplacer, ce qu'il aurait été facile d'obtenir du ministre de la justice, M. Dupont (de l'Eure), de tout temps lié avec la famille Lenormand. Cette démarche, si honorable pour tous les deux, n'eut pas de suite : Lenormand, par un désintéressement bien rare, surtout aux époques de révolution où tant de gens se précipitent sur les emplois publics, voulut rester avocat. Peut-être aussi méditait-il déjà la retraite charmante, mais prématurée au point de vue des vulgaires intérêts du monde, que lui gardait sa propriété

de Lénaudières. Toutefois ce fut en octobre 1835 seulement qu'il renonça au barreau et au séjour de Vire : la santé de M^{me} Lenormand s'était altérée et exigeait des soins assidus ; tous deux fixèrent définitivement leur résidence à Lénaudières.

Le voyageur qui s'y rend à pied, en partant de Vire, traverse un pays pittoresque, mêlé de bois et de prairies ; il s'engage dans une *vée* ombreuse qui conduit à la demeure du sage :

Vos sapere et solos aio bene vivere, quorum
Conspicitur nitidis fundata pecunia villis (1).

C'est un petit manoir patrimonial, de bonne apparence et qui sent sa vieille bourgeoisie, loin des villages, dans une situation riante. Au nord, une belle plantation de sapins l'abrite ainsi que le potager, — *paulum silvæ super his*, de la maison d'Horace. A l'ouest, la cour normande, qui est un verger avec une fontaine, — *jugis aquæ fons*, et la métairie, — *modus agri non ita magnus* (2). A l'est, une allée en terrasse et taillée, dont les ouvertures latérales laissent glisser la vue dans un vallon et au delà sur des collines boisées. — Au midi, des bosquets composés de plantes choisies de pleine terre, sorte de jardin botanique, moins les étiquettes de fer-blanc. Point de portier : on entre partout en tournant le loquet d'une barrière basse. Au seuil un cordial accueil vous attendait : alors commençaient les entretiens familiers où le cœur avait la meilleure part, mais où la botanique ne tardait guère à se placer en tiers qui ne craint jamais d'être importun. L'herbier fournissait d'inépuisables sujets de recherche et de comparaison ; une foule de questions de nomenclature, de géographie botanique, de culture, étaient tour à tour abordées sans fatigue ni pédanterie. Bientôt une courte promenade entraînait dans le voisinage à la recherche de ce que nous appelons une bonne plante, le *Sibthorpia europæa*, par exemple, au moulin de Bionet, le *Lepidium Smithii* que le visiteur, pressé d'arriver au rendez-vous, avait omis de cueillir sur les talus de la *vée* (3).

(1) HORAT. *Epist.* I, xv.

(2) *Sat.* II, vi.

(3) Le compte rendu d'une excursion de la Société Linnéenne aux environs immédiats de Vire, le 8 juillet 1866, mentionne, entre autres espèces plus ou moins rares, dans une première série :

Androsæmum officinale, *Oenanthe crocata*, *Wahlenbergia hederacea*, *Sibthorpia*

On s'asseyait ensuite à une table frugale, où le cidre (1) du cru était préféré aux vins fins du Midi, qui pourtant n'y manquent pas. Puis on passait en revue les plantes du potager et des bosquets, qui à leur tour provoquaient d'utiles observations.

Comme les intérêts de la patrie restent, bon gré mal gré, au fond de toutes choses, même dans les existences que l'expérience a le plus détachées de la politique active, on s'entretenait, dans l'allée de la terrasse, des événements, des misères du temps présent, et l'on méditait ensemble sur l'avenir. Telle était notre conversation à la veille pour ainsi dire des désastres de 1870.

Lenormand appartenait à cette génération sérieusement formée, sous la Restauration, à la pratique des institutions libérales. Nous avons vu son désintéressement en 1830. Lorsque éclata la néfaste révolution de 1848, ses concitoyens, qui avaient éprouvé son patriotisme dans les luttes électorales, le portèrent à la sous-préfecture de Vire : il ne fallut, pour vaincre sa résistance, rien moins que les instances publiquement répétées de la population. Dans ces graves circonstances, sa présence à la tête de l'arrondissement fut pour tous une garantie. A la fin de 1849, il écrivait à notre confrère, l'excellent cryptogamiste, le docteur Roussel :

europæa, *Potamogeton pusillus*, *Carex elongata*, *Leersia oryzoides*, *Avena longifolia*, *Polypodium Dryopteris*, *Pterygophyllum lucens*, *Philonotis fontana*, *Cinclidotus fontinaloides*, etc.

Dans une seconde série :

Ranunculus Lenormandi, *Helodes palustris*, *Isnardia palustris*, *Carum verticillatum*, *Helosciadium inundatum*, *Exacum filiforme*, *Pilularia globulifera*, *Nitella transucens*, etc.

(1) Tu ramènes la joie à la table attristée ;
Sur tes flots d'or frémit une mousse argentée ;
La fièvre aux yeux ardents que rappelle le vin,
Abandonne sa proie à ton aspect divin.
L'arbre qui t'a produit n'occupe pas sans cesse
Les mains du laboureur autour de sa faiblesse ;
Il suffit à lui-même, et ses bras vigoureux
Savent bien, sans nos soins, porter leurs fruits nombreux.
C'est l'ami de Cérès : à l'abri de sa tête
Les épis fortunés méprisent la tempête,
Et dans le même champ une double moisson
Nous donne l'aliment auprès de la boisson.
Salut, pommiers touffus qui couvrez la Neustrie !

(CASTEL, *les Plantes*.)

« Concevez-vous rien de plus désolant pour un pauvre botaniste, qui a
» cherché à s'isoler le plus qu'il lui était possible pour ne pas être distrait de
» ses occupations habituelles, que de le nommer, à son insu, à une place qui
» le jette au milieu des affaires publiques et de la politique, sans lui laisser le
» temps de se reconnaître ? Que de mauvais sang j'ai fait pendant les huit
» mois que j'ai passés dans cette maudite galère, et que de fois, me voyant
» sous-préfet, j'ai pensé au *Médecin malgré lui* ! »

Ses actes avaient justifié pleinement les espérances de ses administrés ; aussi l'avaient-ils vu avec un profond regret résigner ses fonctions le lendemain du jour où échoua la candidature du brave et honnête général Cavaignac contre le futur empereur : il avait obéi à sa conscience. Le 15 février 1849, il expliquait ainsi sa résolution au même correspondant :

« Ce n'est qu'après avoir adressé trois fois ma démission et lorsque la
» nomination du président actuel de la République ne me permettait plus de
» rester au poste où m'avait appelé la précédente administration, que j'ai pu
» obtenir la permission de rentrer dans ma solitude. J'ai répondu à la con-
» fiance de mes concitoyens, puisque l'ordre et la tranquillité n'ont pas été
» troublés un seul instant dans notre pays ; mais je n'aurais ni la volonté, ni
» le courage, ni la force de m'imposer désormais un pareil sacrifice. Mon
» cabinet est encombré de paquets que je n'ai pu encore classer.... »

Vingt ans après, nous calculions tristement tous deux les dernières conséquences de l'immense aberration populaire de décembre 1848 : qui pouvait prévoir à quel degré d'abaissement la France serait si prochainement entraînée ?

Jusqu'en 1835, la botanique n'avait fait que partager la vie studieuse de Lenormand. Le temps était venu pour lui de s'y livrer sans réserve.

Il a peu écrit pour les académies ou pour la presse. Ses publications se bornent à ses premières études sur la flore de Normandie, à quelques mémoires sur des sujets spéciaux, à des discours à la Société Linnéenne de Normandie, à l'éloge de Chauvin, etc. Toutefois, ces modestes publications sont non-seulement instructives pour les naturalistes, mais, de plus, marquées au coin du bon goût et de la saine littérature. C'est que Lenormand était aussi un homme de goût, un lettré familier avec les bons auteurs de l'antiquité et ceux de notre langue. Il revendiquait volontiers les droits des poètes de sa ville natale à la célébrité, du vieil Olivier Basselin, le chantre populaire des *Vaux*

de Vire, et, au commencement de ce siècle, de Castel, auteur du poëme des *Plantes* (1), de Chênédollé, chantre du *Génie de l'homme*. Plusieurs de ses compagnons d'études s'étaient essayés aussi avec succès dans l'art des vers, Chauvin dans la versification latine, Dubourg d'Isigny et d'autres dans la poésie française : Lenormand se plaisait à réciter leurs gracieuses productions.

Mais son talent d'écrire s'est donné carrière dans l'immense correspondance qu'il a entretenue pendant un demi-siècle avec les savants des deux hémisphères. Il était impossible de citer, dans quelque contrée que ce fût, un nom de botaniste, plus ou moins autorisé, qui n'eût chez lui une sorte de compte ouvert (2). C'était un travail incessant de préparation de plantes à expédier, de classement et de distribution des espèces reçues du dehors. Par exemple, le 31 octobre 1865, il écrivait à un ami :

« J'ai vécu près de quatre mois au milieu de productions marines de
» Java, de Curaçao, des îles Malouines, du détroit de Magellan, des côtes du
» Chili, etc. Tout ce temps a été consacré à remettre à l'eau l'énorme masse
» d'Algues que j'avais reçues de plusieurs de mes amis et à les préparer avec
» le plus grand soin possible. Les échantillons s'élèvent à plus de neuf
» cents.... »

Et ailleurs :

« Outre la besogne que me donnent les Algues, je suis tellement encombré
» de paquets de plantes que je ne sais bientôt plus où poser le pied dans mon
» cabinet. Je n'en avais jamais tant reçu que cette année. Il vient de m'en
» arriver de Ceylan, du royaume d'Assam et de l'Himalaya, par des corres-
» pondants anglais; et de la Guyane, par M. Sagot, etc., etc. »

L'extrait chronologique qu'on ferait de la correspondance de Lenormand, serait une histoire complète des événements, des voyages où la botanique a été intéressée, et constituerait son meilleur éloge. Dans ses lettres se peindraient avec fidélité, dans un style simple et attachant, son admirable activité,

(1) Tous les recueils de littérature comptent parmi les chefs-d'œuvre du genre descriptif où le sentiment profond de la nature est allié à l'exactitude scientifique, ses peintures de quelques plantes d'une organisation merveilleuse : *Ophrys apifera*, *Mimosa pudica*, *Dionæa muscipula*, *Vallisneria spiralis*.

(2) Lenormand a cité, par ordre alphabétique, dans son discours à la Société Linnéenne du 6 juillet 1866, tous ceux avec qui il a entretenu des relations suivies : ils sont au nombre de cent vingt-huit.

l'étendue de son savoir et de son obligeance : dans les réponses qu'il recevait de ses plus célèbres comme de ses plus humbles correspondants, on trouverait partout les témoignages de l'empressement avec lequel de telles relations étaient recherchées, de l'affection respectueuse qu'elles inspiraient à tous ceux qu'e leur bonne fortune y avait introduits.

Soit que la botanique, ne conduisant la plupart de ses adeptes qu'à des jouissances pures d'ambition et d'intérêt de fortune, leur présente moins d'occasions de rivalité, soit même que ce genre d'études ait une vertu intrinsèque pour adoucir les mœurs, il est certain qu'en général une bienveillance réciproque et une heureuse disposition à s'entr'aider règnent parmi les botanistes : ils composent comme une corporation cosmopolite, qu'anime à un degré singulier l'esprit de propagande. Ces traits étaient éminemment développés chez Lenormand : quelle passion de rendre service ! quel dévouement ! En dehors des positions officielles et ne demandant jamais rien pour lui-même, son crédit en faveur d'autrui consistait à exploiter celui de ses correspondants. Il n'y mettait pas de façons, à peu près en ces termes : « X... est un homme » de mérite ; il fera honneur à notre chère botanique. Je vous charge de ses » intérêts... J'en ai répondu : vous m'en rendrez compte. » Et jamais une telle délégation n'était refusée. Mougeot et Requien, souvent associés à Lenormand dans ses démarches, en agissaient de même : tel ce philosophe de l'antiquité qui léguait à ses amis ses enfants mineurs à pourvoir.

Les voyageurs surtout avaient dans Lenormand un conseil, un appui, un correspondant, dont la sollicitude les suivait pas à pas dans leurs lointaines explorations : il saisissait toutes les occasions de leur transmettre des nouvelles et des encouragements. Ceux de ses compatriotes de la Normandie qui s'étaient voués aux expéditions scientifiques reçurent d'une manière spéciale les marques multipliées de son ingénieuse sympathie. Le plus célèbre d'entre eux, Dumont d'Urville, qui, après avoir affronté les banquises glacées du pôle, trouva une mort si cruelle dans une catastrophe de chemin de fer, avait comme lui reçu le jour à Condé-sur-Noireau et était son ami de jeunesse : Lenormand fut le promoteur de la souscription qui éleva au grand navigateur une statue dans leur ville natale. MM. Vieillard et Deplanche, tous deux chirurgiens de la marine, étaient partis pour la Nouvelle-Calédonie, munis de ses instructions détaillées qu'ils devaient remplir et encore dépasser avec tant d'énergie et de persévérance

au travers des tribus sauvages. Pendant plusieurs années ils lui adressèrent sans relâche leurs abondantes récoltes, avec mission de les classer et de les distribuer en première ligne aux établissements scientifiques et à plusieurs de ceux de l'étranger, en seconde ligne à des particuliers inscrits sur une sorte de liste d'honneur, où l'indulgente amitié de Lenormand m'avait placé. Il s'était chargé de cette immense manutention : il y fut puissamment aidé par M^{me} Lenormand. Chaque espèce était d'ailleurs accompagnée d'une étiquette de son écriture élégante, indiquant, outre ses déterminations provisoires d'une remarquable sagacité, le détail précis des localités et de la récolte. Il était allé pour moi, après le retour des voyageurs, jusqu'à dresser, toujours de sa main, un catalogue général des envois successifs, d'après les contrôles les plus sûrs et ses propres rectifications. Ces matériaux précieux, grossis de ceux de M. Pancher, ancien jardinier du Muséum, et de M. Balansa, qui a déjà si bien mérité de la botanique dans ses expéditions en Orient, sont le fondement de la grande œuvre d'une Flore de la Nouvelle-Calédonie, entreprise par le doyen actuel de la botanique, M. Brongniart, trop prématurément privé de la collaboration de notre regretté confrère Arthur Gris. Prochainement, nous sommes fondés à l'espérer, le monde savant sera complètement initié à la belle végétation de cette colonie française, émule de l'Australie. Pourquoi ses côtes sont-elles attristées par les épaves de nos discordes civiles !

Un herbier, instrument indispensable et produit d'un travail incessant, est pour le botaniste comme l'histoire de sa vie : progrès de ses connaissances, circonstances privées, joies et douleurs de la famille, amitiés, services reçus ou rendus réciproquement, tout y a laissé des traces où l'on se plaît à revenir ; les événements publics eux-mêmes y sont, à l'occasion, marqués à leurs dates : ainsi s'ajoutait sans cesse au riche herbier de Lenormand une valeur de sentiment. Il en avait posé les bases dès sa jeunesse dans son apprentissage au Muséum de Paris, et pendant plus de cinquante années il y a rassemblé et classé avec une patience et dans un ordre admirable les échantillons des espèces végétales de la terre et des eaux dans tous les climats : jamais aucun particulier n'a peut-être réussi à former une collection plus vaste.

Heureux le botaniste qui, à son dernier jour, ne craint pas que son trésor tombe entre des mains indifférentes, et qui peut le transmettre à ses enfants, élevés par lui dans des goûts simples et studieux ! L'herbier qu'ils perfectionneront à leur tour sera pour eux la source d'inépuisables jouissances. Ce

bonheur n'était pas réservé à Lenormand : de son mariage n'était issue qu'une fille enlevée en 1829, encore enfant, et dont la naissance avait été fatale à la santé de sa mère. Les parents, désolés, n'avaient trouvé de consolation que dans leur mutuelle tendresse et dans leurs communs travaux de l'herbier. Le sort inévitable des collections, même lorsqu'elles passent une première fois de leurs auteurs à leurs familles, est de s'absorber finalement dans les établissements publics au profit, il est vrai, des générations futures. Par les temps qui courent, les dynasties, même botaniques, n'ont pas une longue durée ; et, en fin de cause, la république des lettres, devenue leur héritière, reste chargée de perpétuer leur œuvre et de préserver leur mémoire de l'oubli. Lenormand avait tout préparé pour assurer un tel asile à son herbier ; il l'avait légué, longtemps à l'avance, ainsi que sa bibliothèque, à la Faculté des sciences de Caen et à la piété intelligente de deux de ses meilleurs amis, M. Morière, professeur, et M. Vieillard, conservateur de cet établissement. Dans la dernière session de la Société Linnéenne de Normandie tenue à Vire, il a énuméré les provenances de toutes les collections qui tour à tour sont venues, par une sorte d'attraction qu'à tous les titres il avait su rendre irrésistible, se fondre dans son herbier : toutes les régions du globe, tous les jardins et musées botaniques y avaient d'innombrables représentants. Il prononça alors ces paroles que M. Morière a rappelées sur la tombe entr'ouverte de Lenormand, entourée des hommages et, on peut le dire sans exagération, arrosée des larmes d'une population entière :

« Je ne mourrai pas tout entier : j'ai assuré le sort des collections qui ont
» fait le charme de ma vie. Elles recevront une honorable hospitalité dans
» la galerie du Jardin-des-plantes de Caen. Je continuerai à les rendre de
» plus en plus dignes de figurer près de celles de d'Urville, de Lamouroux,
» de Chauvin, de Roberge, de d'Isigny. » Ainsi, jusqu'à la fin, l'amitié et la reconnaissance s'allièrent, dans cette âme généreuse, à l'amour de la botanique.

Cinq années seulement s'écoulèrent encore à Lénaudières, au milieu des mêmes travaux.... Le 11 décembre 1871, Lenormand s'éteignit doucement, après une courte maladie, entre les bras de sa digne compagne.

Une rare réunion de qualités du cœur et de l'esprit, un caractère à la fois ferme et plein d'aménité, une probité antique, une raison saine, une modération parfaite dans les opinions et la conduite de la vie, tels étaient les titres

de Lenormand à l'estime publique, à l'attachement de tous ceux qu'il a plus particulièrement connus. Les services qu'avec un zèle infatigable il a rendus à la science se continueront après lui par l'enseignement né de ses travaux. La Société botanique de France devait à sa mémoire un tribut spécial de regrets : sa province le citera toujours avec orgueil comme un de ses meilleurs citoyens.

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

3 9088 00867 3188